

# III. Le merlan pas du tout en colère de Khali

**L**e long couloir donnant sur une vitre miroir vous renvoyant votre propre image, créait un sentiment ambigu, comme si aller plus loin était une sorte de porte ouverte sur vous-même. Mais, derrière la glace, il y a la vie sous toutes ses couleurs. Les amis, les amies aussi, et là-bas, près du comptoir Khali Chérif, dans la position d'un maître surveillant sa classe... Et puis, il y a la mer...

Cet établissement, totalement livré aux hurlements des vagues en hiver, se livre pleinement à la vue à partir de quelques baies vitrées ; c'est une espèce de paquebot arrimé au sable. D'un côté la terre ferme ; de l'autre, le grand large. Ce resto est une frontière entre deux mondes. En y pénétrant, vous sentez déjà le chavirement des sens tant est belle la mer qui se donne comme une femme fatale, fraîche et dévêtue, un peu abandonnée mais savourant déjà le moment où les milliers de baigneurs arriveront pour la célébrer ! L'autre jour, un ami de Constantine est resté éberlué devant le changement des couleurs qui cavalaient comme un second ciel devant ses yeux éblouis. Je connais trop bien la mer pour savoir qu'une ou deux fois par an, lors des grandes tempêtes, elle joue son opéra à ciel ouvert : alors, elle passe par toutes les nuances du bleu et du vert. Un copain a dit que cela était dû au reflet du ciel débordant de nuages fous. Vous avez juste le temps d'échanger quelques banalités que, déjà, la grande bleue vire au vert émeraude. Parfois, il y a juste un trait olivâtre tiré d'un bout à l'autre de la baie, au milieu d'un océan d'azur.

Quand vous vous approchez des grandes fenêtres, vous êtes aveuglés par la couleur de la mer. Par celle du ciel aussi. Par la lumière qui, venant du ciel et de la mer, entrait par effraction dans ce restaurant. C'est ce qui a expliqué, bien plus tard, que j'avais

des difficultés à m'habituer à la pénombre de l'endroit, pénombre infligée par la lumière aveuglante de l'extérieur. Une lumière exacte, saturée, fille d'un soleil méditerranéen excessif, violent et, en même temps, enivrant. Le soleil jouait avec la mer et le sable et de la combinaison de ces couleurs si différentes naissait la lumière à l'état pur. Aucun détail créé par l'homme ne venait troubler ce tableau de la nature : à travers les baies, nous étions en train de voir le même spectacle déjà vu par les premiers habitants de cette contrée.

Qu'il est beau ce resto de la plage, ouvert sur le néant, l'immense vide azuréen, à peine parcouru par les sillages écumeux et lactescents que laissent derrière eux les quelques chalutiers fatigués de courir le poisson. Mais il est encore plus beau ce resto quand il est plein de vie. Il y a un artiste qui joue parfois de la mandoline et, lorsqu'il vient mains nues, il donne de la voix et cela fait frissonner les vagues. L'autre jour, il a murmuré quelques plaintes chaouïes et j'ai cru voir, en lieu et place de la mer, l'immense prairie verdoyante de ma jeunesse, plus haut que les Hauts-Plateaux, patrouillée par le rouge des coquelicots, traversée d'éclats de rires et de promesses d'amour. Le printemps convoquait toutes les femmes du village pour un moment de partage et de ferveur ouvert sur la renaissance et l'espoir.

Ce resto est beau par la qualité des personnes qui le fréquentent : il y a Khali, le vieux sage, héritier des légendes de la mer, qui ne peut plus vivre sans elle. Il y a Saïd, bâtisseur de la grande Algérie de notre jeunesse, fier de parler des grandes réalisations de la DNC... Qui se souvient de la DNC à l'ère où les Égyptiens nous apprennent comment construire un aéroport ? Il y a l'industriel qui court toujours derrière la richesse ; pas celle que procure le fric : il en a beaucoup, mais la richesse qui naît des rencontres : la richesse des cœurs, le petit geste qui signifie que vous n'êtes pas insensible aux souffrances de l'autre, que la générosité se

conjugue à tous les temps et qu'elle est aussi large et aussi profonde que l'océan. Ce resto est beau parce qu'il y a Kaddour, cœur tendre et âme sensible, qui y vient pour oublier qu'il a oublié, il y a de cela très longtemps, de faire comme les autres, choisissant d'aller jusqu'au bout de ses passions anticonformistes. Pour lui, les aubes sont une perpétuelle renaissance, un savoureux passage entre les nuits blanches et les premières lueurs d'une journée qui commence, déjà, sous le signe du malouf.

Il y a les directeurs généraux qui oublient, ici, qu'ils ont des secrétaires, des réunions et des staffs pour devenir comme les autres : simples amoureux de la mer. Il y a les retraités qui oublient qu'ils furent cadres ou simples ouvriers, pour se mêler à la foule qui chante, avec Dahmane El Harrachi, la romance des deux colombes perchées en haut de leur palais, face à la même mer, là-bas, du côté de Padovani... Il y a quelques femmes, êtres débarqués d'une autre planète, qui rient et qui chantent derrière leurs épais maquillages. Il y a les harraga en partance vers le large et ses promesses. J'en ai vu des dizaines tracer leurs plans à quelques mètres d'ici...

C'est cela le resto de la plage et bien plus encore... Parfois, j'y suis allé de bon matin. Une forte odeur de crésyl et de produits parfumés emplissait les lieux. Une femme de ménage traquait la saleté aux quatre coins de la salle qu'elle inondait de grands sceaux d'eau. Il n'y avait personne d'autre. Un peu plus tard, et quand la chance leur souriait, quelques jeunes pêcheurs du coin rentraient avec une bonne prise. Le merlan, pêché de bon matin et lavé à l'eau de mer, sera tout à l'heure dans nos assiettes. Quel régal, mes frères ! Je crois que nous avons la chance de déguster le poisson le plus frais de la côte algérienne. Et la nuit, quand l'obscurité enveloppe les lieux, le spectacle de la mer zébrée de reflets provenant des lumières de la plage mitoyenne est une autre féerie qui invite à des veillées qui seront certai-



Par Maâmar Farah  
farahmadaure@gmail.com

nement animées au cours de l'été prochain. Une réalité s'impose, malgré tout ce qu'ils ont détruit : que nous sommes bien en Algérie et nous n'avons pas besoin de beaucoup d'argent pour être heureux ! Ça vous tente ? Je vous y donne rendez-vous ! Prenez la route des rencontres fraternelles, tournez vers la plage des gens heureux et demandez le resto du cœur.

M. F.

*P. S. : cet article, écrit en 2007, nous fait déjà regretter cette période car les choses ne s'arrangent pas... L'islamisme a tout fermé à Souk-Ahras, Guelma, Tébessa, Oum-El-Bouaghi et, pour prendre un pot, on fait des centaines de kilomètres ! Jusqu'à quand Annaba, Béjaïa, Alger et Oran résisteront-ils aux walis-imams ? En attendant que le programme politique des perdants soit appliqué aux gagnants de la grande guerre des années 1990, je sais que là-bas, la vie continue et le soleil joue toujours avec la mer et le sable. Un salut à tous les amis qui continuent de ramer pour que le bateau ne s'arrête pas... A bientôt ! A la terrasse fleurie des belles roses de l'amitié !*

**Le Soir sur Internet :**  
<http://www.lesoirdalgerie.com>  
**E-mail :** [info@lesoirdalgerie.com](mailto:info@lesoirdalgerie.com)

## POUSSE AVEC EUX !

**Par Hakim Laâlam**

[hlaalam@gmail.com](mailto:hlaalam@gmail.com)  
[@hakimlaalam](mailto:@hakimlaalam)



## À louer ou à vendre !

*Algérie. Economie. Face à l'accumulation des points noirs, la solution ultime :*

**Biactol !**

L'officialisation, ces dernières heures, par le consortium espagnol INDRA de l'accord signé avec l'Algérie pour mieux gérer notre circulation et notre éclairage public dans la capitale m'a mis dans un état d'épuisement total. A plat ! Impossible de bouger le moindre petit doigt. Ni de penser ni de réfléchir. D'ailleurs, il va peut être me falloir, à moi aussi, signer un accord avec quelque consortium étranger, une firme d'un autre pays pour qu'elle gère mieux ma pensée, réfléchisse à ma place et rédige mes trente lignes quotidiennes. Purée ! 54 ans d'indépendance pour en arriver là. Ce sont les Espagnols qui vont nous dire comment mieux circuler ! C'est l'Espagne, pays en crise profonde, pays déchiré par le chômage et le déficit, qui va nous expliquer comment mieux nous éclairer. La descente aux enfers continue donc. Et quelque part, ce n'est que la suite logique dans un pays en «délégation jachère». N'avons-nous pas sillonné le monde pour monter

une équipe nationale de foot constituée de garçons ayant quelques traces génétiques algériennes même lointaines, parfois incertaines ? Plus d'un demi-siècle après le départ de la France, le constat est là : nous ne savons pas gérer un carrefour, concevoir un sens giratoire sensé et installer des feux tricolores efficaces. Je ne sais pas vous, mais ça, ça me réduit à néant. Il y a un demi-siècle, l'Espagne était un pays sous-développé, fuie par ses bras valides et au bord d'un gouffre sans fin. Aujourd'hui, nous leur donnons de l'argent pour qu'ils guident nos pas et nos pneus sur des routes et autoroutes construites par des Chinois, des Italiens et des Japonais. Comme on apprendrait à des enfants sauvages, longtemps oubliés dans la jungle, les règles de la vie et de l'urbanité. Quelque société étrangère, quelque firme de par le monde aurait-elle l'extrême amabilité – ou juste le concours commercial – de terminer à ma place cette chronique ? Je ne le puis plus. C'est à peine si je peux encore fumer du thé pour rester éveillé à ce cauchemar qui continue.

H. L.